

ANDREW MILLER



PIRANHA



LA NUIT, LA MER  
N'EST QU'UN BRUIT



LA NUIT, LA MER  
N'EST QU'UN BRUIT



Andrew Miller

**LA NUIT, LA MER  
N'EST QU'UN BRUIT**

—  
traduit de l'anglais par David Tuillon

**PIRANHA**

DU MÊME AUTEUR

*L'Homme sans douleur*, Albin Michel, 1998

*Casanova amoureux*, Albin Michel, 2000

*Oxygène*, Albin Michel, 2002

*The Optimists*, 2005

*One Morning Like a Bird*, 2008

*Dernier requiem pour les Innocents*, Piranha, 2014

[www.piranha.fr](http://www.piranha.fr)

L'édition originale de ce livre  
a été publiée sous le titre  
*The Crossing*, par Sceptre (Londres).

Copyright © Andrew Miller 2015

© Piranha 2017,  
pour la traduction française

*En mémoire de ma mère et de mon beau-père.  
Ceux que nous aimons voyagent avec nous toujours.*



# UN

*Ne pendre au sérieux que le sexe  
C'est peut-être un moyen de s'en sortir, mais le sable chuinte  
Tandis qu'il approche de la grande dégringolade  
Dans ce qui arriva*

John Ashbery



Début du printemps, le nouveau millénaire, une jeune femme marche à reculons le long du pont d'un bateau. Elle va lentement, elle est presque pliée en deux, elle tient dans sa main gauche une louche et dans la droite un pot de poix chaude. Avec le bec de la louche, elle verse un fin ruban de poix dans les joints où, toute la journée d'hier, elle a collé de grands morceaux d'étoupe à l'aide d'un maillet et d'un ciseau à calfat.

C'est ainsi que cela commence, simplement, par le travail.

Le bateau est monté sur des béquilles de bois, le pont six mètres au-dessus du sol, le tout tenu fermement par des gravats de béton et de briques où la chaleur de la nouvelle saison a fait sortir d'improbables taches de fleurs pâles dont les racines ont pris dans de minces veines de terre. Autour du bateau, le chantier naval, un endroit où autrefois on construisait des bateaux – des bacs, des allèges à charbon, des chalutiers, un dragueur de mines en bois pendant la guerre –, mais qui aujourd'hui est consacré à l'entretien et à la maintenance de bateaux de plaisance qu'on trouve sur des béquilles ou amarrés aux pontons. En fond sonore, des outils électriques, la radio, de temps à autre la rafale d'un marteau.

Elle est seule sur le pont. Pour les besoins du travail, la facilité des mouvements et du passage, le bateau a été démâté, et tout le gréement, ainsi que les montants et les garde-corps ont été retirés et rangés ailleurs. Quand elle a terminé un joint, elle commence immédiatement le suivant. Dans le pot, la poix refroidit. En refroidissant, elle épaisse. Le moment approche

où il faudra qu'elle s'arrête pour allumer le brûleur à gaz dans la cambuse et réchauffer la poix, mais pas encore.

En dessous d'elle, debout à l'ombre de la coque d'acier du bateau, un jeune homme trempe des boulons dans du blanc de céruse et chantonne doucement. Il est grand, il a les yeux bleus et l'allure patricienne. Ses cheveux blonds, somptueux de loin, commencent déjà à se clairsemer. Son nom est Henley, mais tout le monde l'appelle Tim et il préfère qu'on l'appelle ainsi. La question se pose, sans qu'on puisse encore y répondre, de savoir si lui et la fille sur le pont coucheront ensemble.

Il s'interrompt, un boulon entre ses doigts gantés et lance au-dessus de lui : « Maud ! Maud ! Veux-tu partir ? Ce n'est pas encore le jour. » N'obtenant pas de réponse, il fait un grand sourire et retourne au travail. Il ne sait pas grand-chose d'elle, mais il sait qu'elle ne fait pas dans la gaudriole, d'ailleurs, elle ne semble pas savoir ce que c'est. Et il trouve cela drôle et attachant, un caprice du caractère, une carence inoffensive, qui s'ajoute à tout ce qu'il aime le plus en elle, comme la rudesse de son regard fixe, rude et marron, les boucles de ses cheveux qui rebiquent et ne font que des demi-boucles parce qu'elle les coupe courts comme un garçon, l'inscription à l'encre sur son bras (sur la partie inférieure de son avant-bras gauche) qui surprend la première fois qu'on la voit et qui donne envie de savoir s'il y a d'autres surprises. La touche d'accent du Wiltshire dans sa voix, sa façon, quand elle se coupe, de se lécher plutôt que d'en parler, le fait que ses seins sont à peine plus gros que des pêches et aussi fermes, pense-t-il. Hier, quand elle a retiré son pull, il a vu pour la première fois cinq centimètres de ventre nu au-dessus de la taille de son jeans et, de façon tout à fait inattendue, il s'est senti très sérieux.

Ils sont tous les deux membres du club nautique de l'université. Les deux autres qui étaient venus avec eux sont rentrés en voiture à Bristol, peut-être, pense Tim, pour leur laisser un peu d'espace, d'intimité. Est-ce aussi ce que pense Maud ? Que la scène est prête ?

Il sent l'odeur de la poix qu'elle utilise. Et aussi l'odeur de pourri, diffuse, douceâtre du fleuve, les vieux poteaux, la boue, la végétation amphibie. C'est une vallée inondée, un endroit laissé à la mer, où l'eau salée se pousse pour entrer et sortir deux fois par jour sous des berges densément boisées, léchant, à marée haute, les racines des arbres, laissant, à marée basse, des petites criques de boue nues et scintillantes dans lesquelles on peut entrer jusqu'aux cuisses. Par endroits, en amont du fleuve, de vieux bateaux ont été sabordés et livrés à eux-mêmes pour retrouver leur chemin vers rien – les mâts et les francs-bords noircis, certains si vieux et pourris qu'ils pourraient avoir transporté les Vikings, les Argonautes, les premiers hommes et les premières femmes du monde. Il y a des goélands argentés, des aigrettes, des cormorans, un phoque à demeure, qui émerge sans crier gare au flanc des bateaux, avec des yeux de labrador. On ne voit pas la mer elle-même, mais elle n'est pas loin. Les rives du fleuve font deux courbes, puis c'est le port, la ville, les châteaux sur les caps. La haute mer.

Devant le hangar à bateau, un personnage en combinaison rouge avec de grosses lunettes de soudeur se tient comme un boxeur sous une fontaine d'étincelles bleues. À côté des bureaux, un homme en costume est appuyé contre un pilier en fer et fume. Tim s'étire – un sentiment somptueux –, mais alors qu'il retourne à son travail, au bateau, il sent un mouvement, un clignement d'ombre duveteuse à travers les airs, mais également sur la surface de son œil, comme la rayure d'une épine. Il y a dû avoir un bruit aussi – ça n'existe pas, un impact silencieux –, mais, quel qu'il ait été, il s'est perdu dans le chuintement du sang de Tim et n'a laissé aucune trace de son passage.

Il regarde fixement la louche, qui s'est retrouvée posée à côté d'une tache de fleurs blanches, de la bruine de poix s'échappant du creux. Maud elle-même est plus loin, le visage tourné vers le haut, les bras jetés au-dessus de la tête, la tête penchée sur le côté, les yeux fermés. Il faut faire un effort immense pour continuer à la regarder, cette fille fraîchement morte sur les

gravats de briques, une chaussure à un pied, pas à l'autre. Il a très peur d'elle. Il se prend la tête entre ses mains gantées. Il a envie de vomir. Il murmure son nom. Il murmure d'autres choses comme : bordel, bordel, bordel, bordel...

Puis elle ouvre les yeux et se redresse pour s'asseoir. Elle regarde droit devant elle en direction du vieux hangar à bateau, si tant est qu'elle regarde quelque part. Elle se relève. Cela ne semble ni difficile ni douloureux même si elle donne un peu l'impression de rassembler ses morceaux dans les briques et les fleurs autour d'elle, de renaître de sa propre poussière. Elle commence à marcher – pied nu, pied chaussé, pied nu, pied chaussé – dix, quinze pas jusqu'à ce que, sans crier gare, elle tombe en tas sur le sol, face contre terre cette fois.

Le soudeur a tout vu à travers la voile de ses grosses lunettes. Il ferme la valve de la bombonne, relève ses lunettes et commence à courir. L'autre homme, celui qui fumait devant le bureau, court aussi, même si c'est avec plus de gêne, comme s'il ne savait pas bien courir ou comme s'il ne voulait pas être le premier sur place. Le soudeur s'agenouille à côté de la tête de Maud. Il place ses lèvres tout près du sol. Il lui parle tout bas, pose deux doigts sur son cou. L'homme en costume s'accroupit, comme les Arabes, de l'autre côté, l'étoffe de son pantalon tendue sur ses cuisses. Quelque part, une cloche a commencé à sonner, aiguë et continue. D'autres gens arrivent maintenant, encore des hommes du chantier en combinaison rouge, la femme du bureau de la marina, quelqu'un avec une salopette qui a dû sortir d'un bateau sur un ponton. « Ne vous serrez pas autour d'elle ! » dit le soudeur. Quelqu'un, à bout de souffle, fait passer une boîte verte. Trois ou quatre fois, la femme du bureau répète qu'elle a appelé les secours. Elle dit « les secours » plutôt que « une ambulance ».

Au bout d'un moment tout le monde remarque Tim, sa façon de rester là, à cinq mètres de distance, comme s'il était cloué dans le vide. Ils le remarquent, froncent les sourcils, puis regardent à nouveau Maud.

## 2

Pas de montants, pas de garde-corps. Et les effluves de poix ont pu lui monter à la tête. On entendait l'ambulance venir de très loin. Il lui fallait, entre autres, traverser la rivière. Quand ils arrivèrent, les infirmiers posèrent à Maud une minerve, puis ils la retournèrent comme une précieuse trouvaille archéologique, une fille des tourbières aussi vieille que le Christ, fragile comme de la cendre. Une fois qu'elle fut stabilisée, un des infirmiers fit asseoir Tim sur le marchepied à l'arrière de l'ambulance et lui expliqua qu'il était en état de choc, mais qu'il n'avait pas à s'inquiéter parce que sa copine s'en sortait plutôt bien, en fin de compte. Ils allaient remonter jusqu'en haut de la vallée où ils seraient rejoints par un hélicoptère qui l'emporterait jusqu'à l'hôpital de Plymouth. Elle y serait en une demi-heure environ.

Quand Tim reprend ses esprits, quand son tremblement cesse et que sa tête se remet à fonctionner comme il en a l'habitude, il est assis dans le bureau de la marina, une couverture écossaise sur les épaules. Des plantes en pot, des classeurs, des cartes de la rivière. Un poster, décoloré par le soleil, représentant un bateau à voile, un de ces yachts de course à l'ancienne, bas, toutes voiles dehors, une dizaine de membres d'équipage assis les uns à côté des autres du côté du vent, les jambes pendantes. La femme qui a appelé l'ambulance parle à voix basse à l'homme en costume. Elle apporte à Tim une grande tasse de thé qui est brûlant et trop sucré pour être buvable. Tim boit à petites gorgées, puis il se lève et plie la couverture. Il lui faut un moment pour se défaire de l'idée que lui aussi a été frappé, qu'il a une commotion

à trouver et à examiner. Il remercie l'homme et la femme (il est tout sauf impoli – ah ! l'école !) puis il sort pour retrouver sa vieille Lancia là où elle est garée et roule jusqu'à Plymouth.

Il fait presque nuit quand il arrive. L'hôpital lui semble l'un des endroits les plus terribles où il soit jamais entré. Il ne trouve pas les urgences. Il reste un moment dans la lumière de l'entrée de l'unité génito-urinaire jusqu'à ce qu'un brancardier lui demande s'il va bien et lui indique le chemin – un sentier entre des buissons qui conduit à une avant-cour où les ambulances sont rassemblées autour de larges portes à battants en plastique.

À la réception, la femme derrière la vitre veut savoir qui il est pour Maud et après une pause, il dit qu'il est un ami. Elle ne lui dira pas quelle est la situation de Maud, son état. Il pense qu'elle n'en sait probablement rien. Il s'assied dans la salle d'attente sur un banc rouge usé. Un couple âgé est assis près de lui. Ils ont l'air de gens qui viennent de fuir une ville bombardée – du moins, tel qu'il imagine des gens dans cette situation. Une demi-heure passe. Il retourne au guichet. La femme a été remplacée par une autre. Celle-ci est plus amicale.

« Une minute. » Elle appelle le poste des infirmières, quelque part, de l'autre côté des portes battantes. « Stamp. Arrivée par hélicoptère cet après-midi ? » Elle écoute, elle hoche la tête. « Oui, d'accord... Oui... Oui... Un ami... oui... bien... Merci. » Elle raccroche. Elle regarde Tim et sourit.

Maud doit rester trois nuits à l'hôpital. La première aux soins intensifs, puis on la déplace en salle d'observation dans une partie plus ancienne de l'hôpital. Depuis les fenêtres de la salle, on ne voit pas la mer, mais on voit la lumière de la mer. Dix femmes de chaque côté de la pièce, dont une derrière un paravent, avec une voix comme celle d'une enfant et tellement obèse qu'elle ne supporte pas qu'on la regarde.

Les parents de Maud, prévenus par l'hôpital, viennent lui rendre visite depuis Swindon. Ce sont tous les deux des enseignants d'école primaire, des gens occupés. Ils ont apporté un

sachet de M&M's et quelques revues dont certaines images ont été soigneusement découpées et ont, peut-être, déjà été plastifiées avec la machine à la cuisine, des images du monde physique ou des photos qui illustrent la condition humaine, le genre de choses faciles à apprendre aux écoliers. Sa mère l'appelle «Maudy», son père essuie ses lunettes. Alors qu'elle est en train de leur parler, Maud s'endort. Ses parents la regardent, ce visage blanc comme de la cire sur l'oreiller, le pansement sur la tête comme une casquette. Ils regardent autour d'eux pour voir si quelqu'un de posé et d'un peu médecin pourrait prendre les choses en main.

Quand elle sort, elle a une attelle à la jambe et une paire de béquilles. Tim la ramène en voiture à Bristol. Il a passé les trois nuits précédentes dans un hôtel près des docks où des marins chinois en sous-vêtements arpentaient les couloirs surchauffés avec de larges balancements des hanches, de chambre en chambre, les portes toujours ouvertes sur des groupes d'hommes répandus sur les lits qui fumaient en regardant la télévision.

Il range les béquilles à l'arrière de la voiture. Elle ne parle pas du tout. Il lui demande si elle veut la radio et elle répond que ça ne lui fait rien. Il veut savoir si elle a mal. Il lui demande si elle se souvient de quoi que ce soit. Il dit qu'il est désolé, et quand elle lui demande pourquoi, il dit qu'il ne sait pas. Il est désolé quand même. Désolé qu'elle soit blessée.

Son appartement se trouve sur Woodland Road, non loin du département de biologie de l'université où elle fait son master. Cela fait au moins six mois qu'elle habite ici, mais pour Tim, qui l'a accompagnée à l'étage, l'endroit a l'air bizarrement inhabité. Il a des sœurs – les jumelles – et a pu se faire une certaine idée de ce que sont les espaces où vivent des filles, bougies parfumées sur le manteau de la cheminée, vêtements suspendus à des cintres derrière les portes, plaids, couvertures, photos dans des cadres en forme de cœur. Il ne voit rien de tout cela chez Maud. Il voit deux paires de tennis et une paire de bottes alignées dans le petit couloir à l'entrée. Dans le salon, les meubles

sont de trois marrons différents. Il n'y a pas d'images aux murs. La lumière de la rue s'écoule à l'intérieur par une grande fenêtre et tombe sur une moquette du genre conçu pour supporter tous les outrages. Tout est soigné. S'il y a une odeur, c'est seulement l'odeur du bâtiment lui-même.

Elle s'assied dans un des fauteuils, ses béquilles par terre à côté d'elle. Il lui fait du thé, même s'il n'y a pas de lait dans le frigo. Elle est pâle. Elle semble épuisée. Il dit qu'il pense qu'il devrait rester cette nuit sur le canapé, à moins, bien sûr, qu'il y ait quelqu'un d'autre qu'elle puisse appeler.

«Tu n'es pas censée rester seule, dit-il. Pas les premières vingt-quatre heures. C'est écrit dans les recommandations de l'hôpital.

– Je vais bien.

– Oui, eh bien, sûrement pas. Pas encore. »

Ses placards sont vides. Il se rue dehors pour faire des courses. Au supermarché, il se demande s'il profite d'elle et si, loin d'être seulement un ami complaisant, il ne serait pas en fait une petite merde intrigante et manipulatrice. Cette réflexion ne va pas très loin. Il remplit son panier, paie et rentre à grandes enjambées à l'appartement, le vent de la ville contre le visage.

Il prépare un soufflé au fromage. Il est bon cuisinier et le soufflé est léger et appétissant. Elle le remercie, elle mange trois cuillerées. Elle s'endort toute droite sur sa chaise. C'est légèrement ennuyeux, légèrement inquiétant. Quand elle se réveille, ils regardent la télévision une heure puis elle disparaît derrière la porte de sa chambre. Il fait la vaisselle, il reste étendu sur le canapé sans dormir, son manteau posé sur lui. Il aimerait bien trouver un journal intime où lire ses pensées intimes. Ses fantasmes sexuels, sa peur de la solitude, ses projets. Tient-elle un journal ? Ses sœurs oui, des volumes entiers, la plupart avec des petits cadenas dessus, mais il est à peu près certain que Maud n'en a pas et que si elle en avait un, elle n'y rapporterait pas ses fantasmes sexuels, sa peur de la solitude. À travers le voilage devant la fenêtre, il voit une tache de lune et quand il ferme les

yeux, il voit des Chinois qui dérivent comme de la fumée de cigarette.

Il est réveillé par Maud en train de vomir. Elle a réussi à aller jusqu'à la salle de bains ; la porte est ouverte, la lumière allumée, une lumière crue. Il la voit de dos en chemise de nuit, penchée sur un lavabo rose. Elle n'a pas grand-chose à rendre. Il attend à la porte, prêt à la rattraper, mais elle a enroulé ses doigts autour du robinet, elle s'est accrochée.

La Royal Infirmary est à cinq minutes en voiture, en tout cas à cette heure de la nuit. Elle est admise immédiatement et on l'emporte sur un fauteuil roulant. Il ne parvient pas à dire au revoir ni bonne chance.

Quand il revient le lendemain matin, on lui dit qu'elle est à Elizabeth Fry, une salle au cinquième étage, tout droit. Il monte des étages, de grandes marches vertes, une fenêtre à chaque angle, la ville qui s'ouvre à mesure qu'il s'élève, qui se révèle être plusieurs villes, des dizaines peut-être, chacune enveloppant les os à partir desquels elle a grandi. Dans un premier temps, il n'arrive pas à trouver Maud. Les patientes dans leur lit, en chemise de nuit, sont toutes étrangement semblables. Il longe lentement les rangées de lits jusqu'à ce qu'il la trouve dans une annexe avec cinq autres personnes, son nom et sa date d'admission inscrits sur le tableau blanc au-dessus de sa tête.

Elle a déjà un visiteur, une femme avec de longs cheveux gris qu'elle porte détachés, une paire de *kitten heels* à motif léopard à ses grands pieds. Elle tient avec douceur une main de Maud et ne la lâche pas quand elle se tourne pour regarder Tim.

« Elle dort, dit la femme. Elle dort depuis que je suis arrivée.

- Mais elle va bien ?
- Autant que je le sache.
- C'est sans doute ce qu'il lui faut.
- Dormir ?
- Oui.

– C’est sûrement ce qu’il faut qu’on dise.»

La femme a un accent du Nord – des Midlands, du nord des Midlands, quelque part par là. Il ne connaît pas vraiment les Midlands.

«Je m’appelle Tim, dit-il, Tim Rathbone.

– Susan Kimber. La professeure de Maud à l’université. Elle m’a appelée ce matin. Elle avait un TD prévu pour cet après-midi.

– Elle vous a appelée ?

– Elle est consciencieuse. Et ils ont une espèce de téléphone sur des roulettes quelque part.

– C’est moi qui l’ai amenée ici la nuit dernière, dit Tim. Elle avait la nausée.

– C’est une chance que vous ayez été là.

– Oui. J’imagine.

– Vous êtes un ami.

– Oui.

– Vous êtes à l’université ?

– J’ai fini l’autre année. J’ai fait Lettres.

– Alors vous avez lu des romans pendant trois ans.

– En fait, il s’agissait surtout de lire des choses *sur* des romans, dit Tim. Mais ça doit paraître un peu léger à côté de ce que vous faites, Maud et vous.

– Pas vraiment. Ou alors, c’est peut-être ça l’intérêt.

– J’aurais préféré faire Musique. J’aurais mieux fait.

– Vous jouez de quelque chose ?

– De la guitare. Un peu de piano. Surtout de la guitare.

– Ah, dit la professeure, dont l’expression s’adoucit un peu.

C’est vous le guitariste.

– Oui. Elle a parlé de moi ?

– J’interroge inlassablement mes étudiants, en particulier sur leur vie privée. Maud, bien sûr, il a fallu que je lui apprenne qu’elle avait une vie privée. Je veux dire quelque chose entre le travail et le sommeil. Quelque chose dont on pouvait parler.»

Pendant un moment, ils tournent tous les deux les yeux vers le lit, vers la fille qui dort.

« Vous la connaissez bien ? demanda la professeure.

– Nous sommes allés en mer deux ou trois fois avec le bateau de l’université. Et une fois, elle est venue à un concert que j’avais organisé. Un truc à l’heure du déjeuner à l’église au bout de Park Street.

– Vous l’aimez bien.

– Oui.

– Vous voulez l’aider.

– L’aider ?

– La sauver. Vous n’êtes pas le seul, j’en ai peur. Ils voltigent autour d’elle comme des phalènes, même si, autant que je puisse le dire, elle ne fait manifestement rien pour encourager ça. Des garçons et des filles. Ce sont ses phéromones, peut-être. »

Il hoche la tête. Il ne sait pas bien comment répondre. Elle s’est mise à lui rappeler sa mère, même si la professeure est manifestement à jeun.

« Au téléphone, dit la professeure, elle m’a raconté qu’elle était tombée du pont d’un bateau. Pas dans la mer, selon toute vraisemblance.

– Le bateau était au chantier. Elle est tombée sur de la brique. D’environ six mètres.

– Et après ?

– Après ?

– Vous étiez là, non ? Que s’est-il passé après ? »

Tim fronce les sourcils. Il a dû arriver quelque chose – plusieurs choses – qui fait qu’il n’a jamais réussi à se repasser les trente secondes qui ont suivi. Au bout d’un moment, durant lequel il a l’impression de voir des tableaux, comme des portraits accrochés dans une galerie – le soudeur sous sa douche d’étincelles, l’homme en costume qui fume et un genre d’oiseau blanc, une mouette ou peut-être même une aigrette, les ailes déployées dans un vol caractéristique au-dessus de la tête verte et bouclée des arbres –, il dit : « Elle s’est levée. Elle s’est mise à marcher. »

La professeure sourit: «Oui. Oui. C'est bien Maud telle qu'on la connaît.»

Une seconde fois, il l'accompagne à la sortie de l'hôpital. Il a un nouvel ensemble de recommandations écrites. Elle se balance sur ses béquilles à côté de lui. Le ciel est maculé de petits nuages, parfaitement blancs.

Il va de nouveau faire des courses, puis il lui prépare une omelette aux fines herbes avec pour accompagnement une salade toute prête. Elle finit son assiette et la nettoie avec une tranche de pain.

Il dit qu'il lui jouera de la guitare si elle en a envie et quand elle accepte (du moins, elle ne lui dit pas qu'elle n'en a pas envie), il retourne avec sa Lancia à son appartement, dans une de ces grandes maisons blanches qui surplombent la rivière avec vue sur le pont suspendu d'un côté, sur les vieux entrepôts des douanes de l'autre. Il loue cet endroit avec un Espagnol qui travaille à n'importe quelle heure dans un restaurant, ou deux restaurants, au moins deux. La part de Tim est payée par le flux d'argent de la famille, les fonds de placement, écho d'un travail ancien, mis en place par ses grands-parents et qui lui fournissent un revenu, lequel reste à peine plus que modeste, mais suffit pour avoir cela: l'appartement dans la maison blanche, les vues aérées.

La copine espagnole de l'Espagnol est endormie sur la banquette devant la fenêtre. Elle a un nez comme un aileron de requin et des cheveux noir-bleu tellement épais qu'il faudrait des sécateurs pour les couper. Il passe à pas feutrés devant elle pour aller dans sa chambre, il choisit une guitare, la dépose dans son étui, le referme et reprend sa voiture pour retrouver Maud.

Elle s'est douchée et changée. Ses cheveux sont encore humides. Il lui demande si elle se sent mieux et elle dit oui. Ils boivent du thé (il a acheté du lait). Elle lit pendant une demi-heure un gros livre intitulé *Physiologie médicale* (2<sup>e</sup> édition), même si ses yeux sont parfois fermés et que le livre vacille entre ses

mains. À la tombée du soir, il sort la guitare et la lui montre. Il lui dit que c'est la réplique d'une René Lacôte, que Lacôte était un luthier renommé du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est de l'érable, et sur le dessus, de l'épicéa. Il attire son attention sur la rosette d'ormeau, sur les diamants et les lunes sur la poupée fixe. Il ajoute qu'il a par ailleurs une Lacôte originale, achetée aux enchères il y a deux ou trois ans. Elle reste chez ses parents. Ses parents ont un système de sécurité élaboré. Il rit, puis il allume la seule lampe de la pièce et s'assied dessous.

Il joue, elle écoute. Il pourrait voir là le modèle de leur avenir ensemble. Un morceau, une brève étude de Fernando Sor, qu'elle lui demande de réécouter. La guitare a un son clair comparé à une guitare moderne. Il est lumineux et doux, on dirait un instrument conçu pour endormir les enfants.

À dix heures, elle bascule sur son pied valide et se prépare à aller au lit. Quand elle sort de la salle de bains, elle porte une chemise de nuit et pend entre ses béquilles. Il réfléchit à ce qu'il peut lui dire – citer encore les recommandations de l'hôpital peut-être –, mais c'est Maud qui parle en premier.

« Tu peux t'installer dans ma chambre.

– D'accord. Avec toi ?

– Pas pour du sexe.

– Bien sûr. » dit-il. Puis, plus gravement : « Bien sûr que non. »

Dans sa chambre à coucher, le lit n'est pas particulièrement grand, ce n'est pas un vrai lit double. Elle se glisse sous la couverture, il se déshabille rapidement pour ne garder qu'un t-shirt et un caleçon. Il se glisse à côté d'elle. Elle a – malgré la douche – l'odeur de l'hôpital et quand elle s'étire pour atteindre la lampe, il voit qu'elle porte toujours le bracelet d'identification au poignet. Elle est allongée le dos tourné vers lui. Elle a une petite tache de cheveux tondus autour de sa blessure à la tête. Ils ne se parlent pas. Il a une érection dont il sait qu'elle ne va pas retomber avant des heures et il maintient ses hanches un peu en retrait pour qu'elle la ne sente pas appuyer contre elle. Il écoute

sa respiration et pense entendre le moment où elle s'installe dans le rythme du sommeil. Il veut rester éveillé toute la nuit et il imagine que c'est ce qu'il fera, qu'il n'a pas le choix, mais la chaleur de Maud le pénètre comme une drogue et quand il rouvre les yeux, il y a un fin limon d'aube dans la chambre. Elle est toujours là, la fille cassée, la fille miraculée. Toute la nuit ils sont restés étendus comme deux pierres sur une route. Il pose une main sur son épaule. Elle s'étire, mais dort toujours. Dans le sommeil, sa chemise de nuit est remontée un peu et le genou droit de Tim touche l'arrière de la cuisse gauche de Maud, peau contre peau. En dessous de la fenêtre, il y a toujours une voiture pour passer en bourdonnant.

C'est ainsi qu'ils conclurent.

Maud seule un moment, assise sur le lit, aussi nue qu'un œuf, son pied plongé dans l'attelle, ni montre, ni bracelet, ni bijou d'aucune sorte sur elle, sa peau éclairée par la lumière d'une ville ancienne au passé douteux.

Sa chambre – aussi dépourvue de décoration que le reste de l'appartement – est chauffée par un radiateur à huile portatif, et sans doute peu sûr, qui ne chauffe qu'un peu d'air au-dessus de lui dans la proximité immédiate de ses ailettes grises. Elle supporte bien le froid. Toutes ces heures de navigation en dériveur sur des bassins à gravier, sur la Tamise, sur la mer. Le short mouillé, les pieds mouillés. Et puis tout le reste : les orteils broyés, les brûlures de guinde, le visage giflé par une voile, un bleu sur la cuisse comme une pivoine en pleine floraison pour avoir perdu pied dans les herbes sur la cale sèche.

Quand elle était écolière, elle faisait partie du club de judo de son école. Le club était dans un genre de hangar voûté en tôle, dans la cour de l'école de garçons de l'autre côté de la route. Il n'y avait pas de ventilation à proprement parler et les petites fenêtres étaient couvertes de condensation, été comme hiver. L'entraîneur était un homme d'âge moyen qui s'appelait Rawlins, un ancien champion d'Europe, mais du temps de Maud il était à moitié infirme, il fumait continuellement tout au long des cours, et avait des mains énormes, rouges et meurtrières. L'odeur de l'endroit. Le pouf pouf pouf des corps frappant les tapis de sol. Savoir attraper, savoir orienter les pieds. L'équilibre comme un secret qu'on porte et que l'adversaire tente de

deviner, d'atteindre. Rawlins avait remarqué qu'elle tenait bon, qu'elle n'était pas intimidée par les filles plus fortes, qu'elle n'abandonnait jamais, même quand abandonner était raisonnable. Pendant un temps, il avait pensé qu'elle était peut-être assez bizarre pour bien s'en sortir dans un art martial. Elle lui rappelait une chienne qu'il avait eue autrefois, qui avait été tuée par une voiture et à laquelle il pensait encore parfois. Quand Maud s'était déboîté un doigt en jetant une fille à terre d'un *tai otoshi*, il lui avait demandé si elle voulait qu'il le lui remette en place, ici même sur le tapis de sol. C'était une de ses mises à l'épreuve. Avec Rawlins, tout était mise à l'épreuve, une manière de voir qui on était. Elle acquiesça. Il prit sa main blanche entre ses mains rouges, son regard rendu fou par la fumée qui montait en dérivant de la cigarette qu'il avait entre les dents. Tu continues juste à me regarder, disait-il, tu gardes tes yeux sur le vieux Rawlins, et c'est ce qu'elle fit, obéissante, tandis que ses pouces palpaient l'articulation.

Tim derrière la porte lui lance : « Tout va bien là-dedans, Maud ?

– Oui, lance-t-elle en retour.

– Tu es présentable ?

– Oui. »

Il ouvre la porte. « Oh, mon Dieu, dit-il. Trop désolé. » Il rougit, mais pas elle. Plusieurs secondes s'écoulent. « Je serai à côté. »

## 4

En juillet, ils descendent en voiture chez les parents de Tim. Il se trouve qu'ils ont grandi à une centaine de kilomètres l'un de l'autre, dans des comtés voisins, elle dans une maison mitoyenne en ville, une ville semi-industrielle, un nœud de communication, lui, en revanche, au milieu des champs, entre des écuries, des taillis, des prairies (la chasse à courre locale met vingt minutes pour traverser le terrain de ses parents, une ligne de cavaliers noirs et écarlates, de la boue qui gicle des sabots des chevaux comme des éclats d'obus).

Ils remontent l'allée. C'est la réunion d'été des Rathbone et il y a déjà quatre autres voitures garées en désordre dans la cour de la maison, de grosses voitures tachetées de boue. Sur tout le trajet depuis Bristol, il a parlé de sa famille. À mesure qu'ils s'approchaient de la maison, il était de plus en plus convaincu qu'elle ne s'entendrait pas avec eux, qu'elle ne les aimerait pas, qu'elle les trouverait étranges, difficiles. Désagréables.

« Tu ne voudras plus me parler après », dit-il. Puis : « Je t'en prie, sois aussi mal élevée que tu veux. » Puis, définitif : « Ils ne remarqueront même pas. »

Dans le hall – si telle est bien la pièce (avec sa propre cheminée) qui s'étend au-delà de la porte d'entrée (si c'est bien la porte d'entrée) –, un chien fourre son museau dans l'entrejambe de Maud tandis que d'autres chiens, plus petits, lui mâchonnet les talons. Il y a des vieux journaux, des laisses, vingt chapeaux, du canotier à la casquette de coton huilé. Des vestes en coton huilé également, des alignements de bottes à

l'envers sur les range-bottes, une cravache appuyée contre une vitre. Dans une coupe en cristal, une dizaine de cartouches à bout cuivré font comme de la petite monnaie sortie d'une poche.

Entre le hall et la cuisine, d'autres pièces, qui semblent avoir la liberté d'être tout simplement des pièces. Il y a des paniers à chiens, des fauteuils, une table qui a l'air encore plus ancienne que la maison. Depuis l'un des fauteuils, un chien, très vieux, les suit à la trace de ses yeux laiteux. La mère de Tim est dans la cuisine. Elle fait quelque chose avec de la farine et de la graisse, les mains plongées dans un saladier en verre. Elle est grande, ses cheveux sont teints au henné et coiffés en une tresse française serrée. Elle porte une robe à fleurs, des bottes lacées vernies, un tablier de boucher. Elle offre sa joue à Tim et sourit à Maud: «J'ai les mains froides, ce qui est idéal pour faire de la pâtisserie.»

Des enfants entrent – deux garçons et une fille, le plus grand a peut-être huit ans. Ils se courent après, mais, en voyant Maud, ils se maîtrisent d'un coup. La fillette tend la main.

«Moi c'est Molly, dit-elle. Lui, c'est Ish, et lui Billy. C'est toi la copine de Tim?»

Les parents des enfants arrivent, le frère de Tim, Magnus, et sa femme, l'ancien mannequin. «Il n'aurait pas sonné gin pile?» demande le frère. Tim et lui se donnent des claques dans le dos. Magnus regarde Maud, lui souhaite la bienvenue à l'asile. Par la fenêtre de la cuisine, sur la pelouse luisante, deux adolescentes, avec de lourdes tresses, jouent au croquet. Il n'y a rien de délicat dans leur façon de tenir les maillets. Les boules sifflent sur le gazon tondu.

Il se trouve qu'il est bien gin pile. Magnus met vingt minutes à préparer les verres, découper les tranches de citron, casser la glace dans un torchon propre, mesurer, remuer.

Le chien aux yeux occlus s'est déplacé sur un banc et mange un biscuit qu'il a ramassé sur un plateau. Il porte sur sa face une expression de martyr de tableau religieux.

Au bruit d'un avion, un léger vrombissement dans l'air, les enfants courent tous dehors. Tim entraîne Maud à leur suite. Ils marchent en direction des écuries. L'avion a disparu, mais il réapparaît soudain dix mètres au-dessus de la route, rasant la cime des arbres, puis les haies. La femme de Magnus crie quelque chose aux enfants, mais sa voix ne porte pas. Ils courent déjà vers le champ derrière les écuries en agitant les bras. L'avion tombe délicatement sur l'herbe, rebondit, se stabilise, ralentit, tourne et roule lentement en direction des écuries. C'est un très petit avion, argenté, que ses propres mouvements font trembler. Il s'arrête non loin de là où les adultes et les enfants sont maintenant rassemblés. Une portière s'ouvre en basculant, un homme imposant lutte pour sortir de son siège. « Combien de points pour l'atterrissage ? » lance-t-il.

À Maud, Tim dit : « Je te présente Papa. »

Le déjeuner est long, bruyant. La famille a des bonnes manières qui sont au-delà des bonnes manières. La nourriture est délicieuse, bien pensée. Le vin est servi dans une carafe ; il y a des verres en cristal, dont aucun n'est assorti à un autre. Maud a été placée à côté du père de Tim. Elle l'appelle Mr Rathbone et il dit que Peter ira très bien ou faut-il que je vous appelle Miss Stamp ? Il a un pantalon de velours rouge, une épaisse couronne de cheveux gris, un visage buriné et impeccablement rasé, une voix qui semble ne pas avoir de fond, qui domine toutes les autres sans efforts. Il volait ce matin au-dessus de la cathédrale de Salisbury et se sentait fier d'appartenir à la race qui l'a bâtie. Il dit qu'il y avait une reine appelée Maud, non ? Qui a épousé un Plantagenêt. Il veut savoir quel est son travail à l'université, ses recherches. Elle explique, avec soin, mais sans s'étendre. Cicatrisation de blessures pathologiques, réaction aux réparations des tissus, en particulier chez les patients âgés.

« Des gens comme moi, vous voulez dire ?

– Plus vieux.

– Eh bien, c’est quelque chose.»

Quand elle parle des défauts dans la communication des œstrogènes, il semble capable de la suivre. Il lui raconte qu’il a fait l’armée puis il est resté un dilettante – lire beaucoup, bricoler dans l’atelier, apprendre à piloter sur le tas. Il pose des questions sur son accident. L’histoire de sa chute a déjà fait le tour de la maison trois ou quatre fois. Elle plaît tout particulièrement aux enfants. L’attelle est partie la semaine dernière. «Tu as des marques? demande l’ex-mannequin.

– Quelques-unes, dit Maud

– Et parlez-moi de ça», dit le père de Tim en s’emparant de son bras gauche avec des mains qui n’ont absolument rien à voir avec celles de Tim. Il a des lunettes pendues à un cordon autour de son cou. Il les passe et lit l’inscription le long de l’avant-bras (une inscription qui a mis quatre heures, en deux séances, pour prendre sa place, tandis que son bras saignait sur l’accoudoir capitonné).

«*Sauve... qui... peut. Sauve qui peut?* Du français...

– Chacun pour soi», dit Magnus, en remplissant de nouveau son verre.

Tim : – Je ne suis pas sûr que ce soit exactement ça. C’est ça, Maud?

Magnus : – Putain que si, bien sûr.

Mr Rathbone : – C’est mieux que des runes ou ce maori n’importe quoi. Au moins ça veut dire quelque chose.

Magnus : – Dans ce cas, elle aurait pu avoir *Arbeit Macht Frei*. Ça, ça veut dire quelque chose.

Mr Rathbone : – Arrête tes conneries, Magnie.

L’une des jumelles : – Il y a une fille à l’école, elle va avoir le *Cantique des cantiques* tatoué en spirale autour de son nombril.

L’autre jumelle : – Non, ce n’est pas vrai.

«Mais, Maud, demande la mère de Tim, vous saviez ce que cela voulait dire quand vous l’avez fait faire?

– Maman, s’il te plaît, dit Tim.»

Elle sourit. «C’était juste une question, mon cher.»

On leur donne la chambre d'amis à l'étage, à l'extrémité ouest de la maison. On l'appelle parfois la chambre bleue à cause du papier peint, ou la chambre chinoise à cause d'un rouleau encadré qui est accroché entre les fenêtres. Ils y montent leurs bagages. La chambre est emplie du soleil de l'après-midi. Tim libère une mouche qui tapait contre la vitre d'une fenêtre. « Les enfants t'adorent déjà, dit-il.

– Ils ne me connaissent pas. »

Il passe ses bras autour d'elle par derrière. « Il faut que tu connaisses quelqu'un depuis combien de temps avant de l'aimer ?

– Plus qu'une matinée.

– Il y en a qui t'ont plu ?

– Bien sûr.

– Un en particulier ?

– Ton père ?

– Quand j'étais petit, il m'intimidait terriblement. Tout le monde parlait de lui comme s'il était Dieu. Mais il faut faire attention. Je me souviens très bien quand nous nous cachions tous derrière le canapé, Maman comprise, pendant que Papa allait de pièce en pièce et nous cherchait. Ce n'était pas un jeu. » Il serre Maud plus fortement, l'attire contre lui. « De toute façon, ils seront tous saouls dans une heure. »

Le long crépuscule, bleu et violet, bleu et mauve. Ils entrent et sortent nonchalamment par les portes-fenêtres. Ils boivent du gin qu'ils versent d'une bouteille bleue. Les enfants pourchassent les chiens autour des arceaux du jeu de croquet. La mère de Tim, en parlant de la lumière, comme elle est jolie, comment elle semble tout simplement *replier* chaque chose, devient incohérente et larmoyante et tire sur le tissu de sa robe. À Maud, le père de Tim explique qu'il existe trois crépuscules : « Celui-ci, dit-il en le reniflant, est le civil. Plus tard nous aurons le marin. »

Bleu et violet, bleu et mauve. Les jumelles, leurs gros derrières dans des jodhpurs clairs, s'agenouillent sur le gazon

et arrachent rêveusement des brins du gazon bien taillé. Magnus affiche une expression d'ennui tragique. Sa femme, dans une robe qu'elle a cousue elle-même, dérive d'un enfant à l'autre.

Le temps qu'ils passent à table, il est presque onze heures et personne ne s'intéresse tellement à la nourriture. La mère de Tim a pleuré, puis s'est remise, et elle est maintenant méticuleusement précise dans tout ce qu'elle dit. Quand ils ont fini, on pousse tout simplement de côté la nourriture à peine entamée. Quelqu'un va venir au matin. Tout sera pris en charge.

La famille se disperse. Tim prend la main de Maud, il la conduit après une porte dans un couloir étroit, puis, au bout de ce couloir, à un petit escalier. Là, il y a une porte recouverte de métal avec un pavé numérique sur le côté. « Ceci, lui dit Tim, est la salle du trésor. » Il rit en entrant le code et il ajoute que c'est comme une chambre funéraire dans une pyramide. À l'intérieur, la pièce est notablement plus fraîche que le reste de la maison. Les murs ont été blanchis à la chaux, recouverts d'étagères et de vitrines. Il n'y a pas de fenêtres.

Il lui montre des choses. « Je ne sais pas vraiment si ça a de la valeur, tout ça », dit-il.

Il y a quelques lourds bijoux victoriens. Un portrait, grand comme la main, attribué à Ozias Humphry, d'une jeune femme aux cheveux roux. Il y a une édition originale du *Petit oiseau blanc* de J.M. Barrie (avec une dédicace à « la ravissante petite Lilly Rathbone »). Il y a un portfolio d'esquisses à l'aquarelle d'Alfred Downing Fripp, surtout des enfants à la plage. Il y a un gramophone à bout de souffle, un revolver Webley que quelqu'un de la famille portait lors de la seconde bataille d'Ypres. Il y a un masque rituel de quelque part en Afrique centrale, sculpté dans un bois noir et huileux, un objet qui semble parler une langue morte ou irrécupérable, mais sans être mort lui-même, pas du tout. Tim prend la pose, le masque sur le visage et le revolver à la main. « Chez toi ou chez moi », dit-il, la voix assourdie par le bois.

Sur une étagère basse, dans un étui marron et froissé, la guitare. Il l'extrait et, après une seconde d'hésitation, la met dans les mains de Maud. Lacôte, Luthier, Paris 1842. Breveté du roi. Elle semble être en presque parfait état. Elle est surprenante de légèreté, flottante. Autour de la rosace, il y a un motif d'écailles de tortue avec des incrustations d'or et de nacre. Elle la lui rend. Il s'assied sur un tabouret et commence à s'accorder à l'oreille.

«Les vieilles guitares ne s'améliorent pas nécessairement avec l'âge. La plupart d'entre elles perdent leur sonorité. Mais celle-ci est exceptionnelle.» Il fait courir ses doigts sur les cordes, plaque un accord, ajuste l'accordage. Il joue le début de quelque chose, quinze, vingt mesures d'une danse. «L'acoustique est merdique ici. Mais cela te donne une idée.»

Chez elle – chez ses parents –, il y avait une machine à plastifier, la télévision, l'alliance de sa mère, des assiettes peintes au mur du salon. Des livres de poche.

«Pourquoi est-ce que tu la laisses ici ? dit-elle. C'est comme avoir un bateau et ne jamais sortir avec.

– Elle coûte à peu près autant qu'un bateau. Et elle est beaucoup plus facile à voler.» Il la remet dans son étui, repose l'étui sur l'étagère, et en se retournant il voit Maud qui regarde le masque africain comme si le masque répondait à son regard. Il n'a jamais vu quelque chose comme cela, vraiment comme cela, auparavant. Il décide de ne pas y penser.

Quand la salle du trésor est refermée, scellée, l'alarme réactivée, ils se déplacent ensemble, en silence, à travers la maison partiellement éclairée. Il est tard. Il n'y a personne. Il lui ouvre les portes, l'invite à scruter les pièces vides. Chaque pièce a son odeur spécifique. Le salon, cuir et fleurs; le petit salon, dernier feu de l'hiver dernier. Le bureau pue le chien endormi. La salle de musique sent la cire d'abeille dont on a imprégné le bois noir du piano. Partout, sur toutes les surfaces, il y a des images d'enfants et de chiens. À l'étage, ils semblent bien être les derniers à aller au lit, les derniers debout, mais quand Maud

## L'auteur

Andrew Miller

Né à Bristol en 1960, Andrew Miller est l'auteur de nombreux best-sellers. *Dernier Requiem pour les innocents* (Piranha, 2014; Pocket, 2016) a été récompensé par le prestigieux Costa Book Award et désigné comme « Livre de l'année » par le jury.